

# Conquête de la Gaule par les Romains

## Le siège d'Alésia vu par César

### Vercingétorix à Alésia. César le suit.

Après la déroute de toute sa cavalerie, Vercingétorix... prit la route d'Alésia, ville des Mandubiens... César poursuivit l'ennemi aussi longtemps que le jour le lui permit, et lui tua environ trois mille hommes à l'arrière-garde ; le lendemain, il campa devant Alésia (1). S'étant rendu compte de la force de la position, et voyant, d'autre part, que l'ennemi était terrifié, parce que sa cavalerie qui était l'arme sur laquelle il comptait le plus, avait été battue, il exhorta ses soldats au travail et entreprit l'investissement de la place.

### Le site d'Alésia. Position des deux armées.

La ville proprement dite était au sommet d'une colline, à une grande altitude, en sorte qu'on voyait bien qu'il était impossible de la prendre autrement que par un siège en règle. Le pied de la colline était de deux côtés baigné par des cours d'eau. En avant de la ville une plaine s'étendait sur une longueur d'environ trois milles ; de tous les autres côtés la colline était entourée à peu de distance de hauteurs dont l'altitude égalait la sienne.

Au pied du rempart, tout le flanc oriental de la colline était occupé par les troupes gauloises, et en avant elles avaient creusé un fossé et construit un mur grossier de six pieds.

Les travaux qu'entreprenaient les Romains se développaient sur une longueur de dix milles. Les camps avaient été placés aux endroits convenables, et on avait construit, également en bonne place, vingt-trois postes fortifiés ; dans ces postes, on détacha pendant le jour des corps de garde, pour empêcher qu'une attaque soudaine se produisît sur quelque point ; pendant la nuit, il y avait dans ces mêmes postes des veilleurs, et de fortes garnisons les occupaient.

### Défaite de la cavalerie gauloise.

Les travaux étaient en cours d'exécution quand a lieu un combat de cavalerie dans la plaine qui, comme nous l'avons expliqué tout à l'heure, s'étendait entre les collines sur une longueur de trois mille pas. L'acharnement est extrême de part et d'autre. César envoie les Germains au secours des nôtres qui fléchissent, et il range ses légions en avant du camp, pour prévenir une attaque soudaine de l'infanterie ennemie.

L'appui des légions donne du cœur à nos combattants ; les ennemis sont mis en déroute. Les Germains les poursuivent vivement jusqu'aux fortifications. Ils en tuent beaucoup...

### Vercingétorix renvoie ses cavaliers et demande du secours.

Vercingétorix décide de faire partir nuitamment tous ses cavaliers avant que les Romains n'achevent leurs travaux d'investissement. En se séparant d'eux, il leur donne mission d'aller chacun dans leur pays et d'y réunir pour la guerre tous les hommes en âge de porter les armes... Il leur montre que s'ils ne sont pas assez actifs, quatre-vingt mille hommes d'élite périront avec lui. D'après ses calculs, il a tout juste trente jours de blé, mais il est possible, avec un strict rationnement, de subsister un peu plus longtemps encore.

Après leur avoir confié ce message, il fait partir ses cavaliers en silence, pendant la deuxième veille, par le passage qui s'ouvrait encore dans nos lignes. Il réquisitionne tout le blé ; il décrète la peine de mort contre ceux qui n'obéiront pas ; il donne à chaque homme sa part du bétail, dont les Mandubiens avaient amené une grande quantité ; le blé, il le distribue parcimonieusement et peu à peu ; il fait rentrer dans la ville toutes les troupes qu'il avait établies sous ses murs. C'est par ces mesures qu'il s'apprête à attendre le moment où la Gaule le secourra, et qu'il règle la conduite de la guerre.

### Travaux de César autour d'Alésia.

Mis au courant par des déserteurs et des prisonniers, César entreprit les travaux que voici. Il creusa un fossé de vingt pieds de large, à côtés verticaux, en sorte que la largeur du fond était égale à la distance entre les deux bords ; il mit entre ce fossé et toutes les autres fortifications une distance de quatre cents pieds (2) ; il voulait ainsi éviter des surprises car ayant été obligé d'embrasser un si vaste espace et pouvant difficilement garnir de soldats toute la ligne, il devait craindre soit que pendant la nuit l'ennemi ne se lançât en masse contre les retranchements, soit que de jour il ne lançât des traits contre nos troupes, qui avaient à travailler aux fortifications.

Ayant donc laissé semblable intervalle entre cette ligne et la suivante, il creusa deux fossés larges de quinze pieds et chacun de profondeur égale (3) ; il remplit le fossé intérieur dans les parties qui étaient en plaine et basses, d'eau qu'il dérivait de la rivière (4). Derrière ces fossés, il construisit un terrassement surmonté d'une palissade, dont la hauteur était de douze pieds ; il compléta celle-ci par un parapet et des créneaux, et disposa à la jonction de la terrasse et de la paroi de protection de grandes pièces de bois fourchues qui, pointées vers l'en-

nemi, devaient lui rendre l'escalade plus malaisée ; il éleva sur toute la périphérie de l'ouvrage des tours distantes les unes des autres de quatre-vingts pieds.

Il fallait en même temps aller chercher des matériaux, se procurer du blé, et faire des fortifications aussi considérables, alors que nos effectifs étaient réduits par l'absence des troupes qui poussaient leur recherche assez loin du camp ; en outre, à plus d'une reprise, on vit les Gaulois s'attaquer à nos travaux et tenter des sorties très violentes par plusieurs portes à la fois.

Aussi César pensa-t-il qu'il devait encore ajouter à ces ouvrages, afin de pouvoir défendre la fortification avec de moindres effectifs. On coupa donc des troncs d'arbres ayant des branches très fortes et l'extrémité de celles-ci fut dépouillée de son écorce et taillée en pointe ; d'autre part, on creusait des fossés continus profonds de cinq pieds. On y enfonçait ces pieux, on les reliait entre eux par le bas, pour empêcher qu'on les pût arracher, et on ne laissait dépasser que le branchage. Il y en avait cinq rangées, reliées ensemble et entrelacées ; ceux qui s'engageaient dans cette zone s'empalaient à la pointe acérée des pieux. On les avait surnommés les « *clippes* ».

Devant eux, on creusait, en rangées obliques et formant quinconces, des trous profonds de trois pieds, qui allaient en se rétrécissant peu à peu vers le bas. On y enfonçait des pieux lisses de la grosseur de la cuisse, dont l'extrémité supérieure avait été taillée en pointe et durcie au feu ; on ne les laissait dépasser du sol que de quatre doigts (5) ; en outre, pour en assurer la solidité et la fixité, on comblait le fond des trous, sur une hauteur d'un pied, de terre qu'on foulait ; le reste était recouvert de branchages et de broussailles afin de cacher le piège. On en fit huit rangs, distants les uns des autres de trois pieds. On les appelait « *lis* » à cause de leur ressemblance avec cette fleur.

En avant de ces trous, deux pieux longs d'un pied, dans lesquels s'enfonçait un crochet de fer, étaient entièrement enfoncés dans le sol ; on en semait partout et à intervalles rapprochés ; on leur donnait le nom d'« *aiguillons* » (6).

Ces travaux achevés, César, en suivant autant que le lui permit le terrain la ligne la plus favorable, fit, sur quatorze milles de tour, une fortification pareille à celle-là, mais inversement orientée, contre les attaques du dehors (7), afin que même des forces très supérieures ne pussent, s'il lui arrivait d'avoir à s'éloigner, envelopper les postes de défense ou ne les contraignant à s'exposer dangereusement hors de son camp ; il ordonna que chacun se procure du fourrage et du blé pour trente jours.

## L'armée gauloise de secours.

Tandis que devant Alésia s'accomplissent ces travaux, les Gaulois, ayant tenu une assemblée des chefs, décident qu'il convient non pas d'appeler, comme le voulait Vercingétorix, tous les hommes en état de porter les armes, mais de demander à chaque cité un contingent déterminé, afin d'éviter que dans la confusion d'une telle multitude il devienne impossible de maintenir la discipline, de distinguer les troupes des divers peuples, de pourvoir au ravitaillement...

On réunit huit mille cavaliers et environ deux cent quarante mille fantassins et on procéda sur le territoire des Héduens au recensement et au dénombrement de ces forces, à la nomination d'officiers. Le commandement supérieur est confié à Commios l'Atrébate, aux Héduens Viridomaros et Eporédorix, à l'Arverne Vercassivellaunos, cousin de Vercingétorix. On leur adjoint des délégués des cités, qui formeront un conseil chargé de la conduite de la guerre. Tous partent pour Alésia pleins d'enthousiasme et de confiance, car aucun d'entre eux ne pensait qu'il fût possible de tenir devant le seul aspect d'une telle multitude, surtout quand il y aurait à livrer deux combats à la fois, les assiégés faisant une sortie tandis qu'à l'extérieur paraîtraient des forces si imposantes de cavalerie et d'infanterie (8).

## Discours de Critognatos.

Cependant les assiégés, une fois passé le jour pour lequel ils attendaient l'arrivée des secours, n'ayant plus de blé, ne sachant pas ce qu'on faisait chez les Héduens, avaient convoqué une assemblée et délibéraient sur la façon dont devait s'achever leur destin. Plusieurs avis furent exprimés, les uns voulant qu'on se rendit, les autres qu'on fit une sortie tandis qu'on en avait encore la force ; mais je ne crois pas devoir passer sous silence le discours de Critognatos, à cause de sa cruauté singulière et sacrilège. Ce personnage, issu d'une grande famille arverne, et jouissant d'un grand prestige, parla en ces termes : « Je ne dirai rien de l'opinion de ceux qui parlent de reddition, mot dont ils voient le plus honteux esclavage ; l'estime que ceux-là ne doivent pas être considérés comme des citoyens et ne méritent pas de faire partie du conseil. Je ne veux avoir affaire qu'à ceux qui sont pour la sortie, d'assein dans lequel il vous semble à tous reconnaître le souvenir de l'antique vertu gauloise. Mais non, c'est lâcheté et non pas vertu, que de ne pouvoir supporter quelque temps la disette. Aller au devant de la mort, c'est d'un courage plus commun que de supporter la souffrance patiemment. Et pourtant, je me rangerais à cet avis — tant je respecte l'autorité de ceux qui la préconisent — s'il ne s'agissait d'aventurer que nos existences ; mais en prenant une décision, nous devons tourner nos regards vers la Gaule entière, que nous avons appelée à notre secours. De quel cœur pensez-vous qu'ils combattront, quand en un même lieu auront péri quatre-vingt mille hommes de leurs familles, de leur sang, et qu'ils seront forcés de livrer bataille presque sur leurs cadavres ? Ne frustrez pas de votre appui ces hommes qui ont fait le sacrifice de leur vie pour vous sauver, et n'allez pas, par manque de sens et de réflexion, ou par défaut de courage, courber la Gaule entière sous le joug d'une servitude éternelle... »

Qu'est-ce donc que je conseille ? Faire ce que nos ancêtres ont fait dans la guerre qui n'était nullement comparable à celle-ci, une guerre des Cimbres et des Teutons : obligés de s'enfermer dans leurs villes et pressés comme nous par la disette, ils ont fait servir à la prolongation de leur existence ceux qui, trop âgés, étaient des bouches inutiles, et ils ne se sont point rendus...

## Expulsion des non-combattants.

Après discussion, on décide que ceux qui, malades ou trop âgés, ne peuvent rendre de services, sortiront de la ville, et qu'on tentera tout avant d'en venir au parti extrême de Critognatos ; mais on y viendra, s'il le faut, si les secours tardent, plutôt que de capituler ou de subir les conditions de paix du vainqueur.

Les Mandubiens, qui pourtant les avaient accueillis dans leur ville, sont contraints d'en sortir avec leurs enfants et leurs femmes. Arrivés aux retranchements romains, ils demandaient avec des larmes et toutes sortes de supplications, qu'on voulût bien les accepter comme esclaves et leur donner quelque nourriture. Mais César disposa sur le rempart des postes de garde et interdisait de les recevoir (9).

## Arrivée de l'armée de secours.

Sur ces entrefaites, Commios et les autres chefs à qui on avait donné le haut commandement arrivent devant Alésia avec toutes leurs troupes et, ayant occupé une colline située en retrait, s'établissent à mille pas à peine de nos lignes. Le lendemain, ils font sortir leur cavalerie et couvrent toute la plaine dont nous avons dit qu'elle avait trois milles de long ; leur infanterie, ils la ramènent un peu en arrière et l'établissent sur les pentes en la dérochant à la vue des Romains.

D'Alésia, la vue s'étendait sur cet espace. Quand on aperçoit l'armée de secours, on s'assemble, on se congratule, tous les cœurs bondissent d'allégresse. Les assiégés font avancer leurs troupes et les établissent en avant de la ville ; ils jettent des passerelles sur le fossé le plus proche ou le comblent de terre, ils s'apprentent à faire une sortie et à braver tous les hasards.

## Victoire de la cavalerie romaine.

César dispose toute son infanterie sur ses deux lignes de retranchement (10) afin que, en cas de besoin, chacun soit à son poste et le connaisse ; puis il ordonne que la cavalerie sorte du camp et engage le combat. De tous les camps, qui de toutes parts occupaient les crêtes, la vue plongeait, et tous les soldats, le regard attaché sur les combattants, attendaient l'issue de la lutte.

Les Gaulois avaient disséminé dans les rangs de leur cavalerie des archers et des fantassins armés à la légère, qui devaient se porter au secours des leurs s'ils faiblissaient et briser les charges des nôtres. Blessés par eux à l'improviste, beaucoup de nos hommes abandonnaient le combat. Persuadés de la supériorité de leurs troupes, et voyant les nôtres acca-

blés par le nombre, les Gaulois, de toutes parts, ceux qui étaient enfermés dans l'enceinte de nos lignes et ceux qui étaient venus à leurs secours, encourageaient leurs frères d'armes par des clameurs et des hurlements...

Le combat dura depuis midi, on était presque au coucher du soleil, et la victoire restait indécise, quand les Germains, massés sur un seul point, chargèrent l'ennemi en rangs serrés et le refoulèrent ; les cavaliers mis en fuite, les archers furent enveloppés et massacrés. De leur côté, nos cavaliers s'élançant des autres points du champ de bataille, poursuivirent les fuyards jusqu'à leur camp et ne leur permirent pas de se ressaisir.

## Attaque infructueuse des lignes romaines.

Les Gaulois ne laissent passer qu'un jour, et pendant ce temps fabriquent une grande quantité de passerelles, d'échelles et de harpons ; puis, au milieu de la nuit, en silence, ils sortent de leur camp et s'avancent vers nos fortifications de la plaine.

Ils poussent une clameur soudaine, pour avertir les assiégés de leur approche, et ils se mettent en mesure de jeter leurs passerelles, de bousculer, en se servant de la fronde, de l'arc, en lançant des pierres, les défenseurs du retranchement, enfin de déployer tout l'appareil d'un assaut en règle. Au même moment entendant la clameur, Vercingétorix fait sonner la trompette pour alerter ses troupes et les conduit hors de la ville.

Les nôtres rejoignent au retranchement le poste qui, dans les jours précédents, avait été attribué individuellement à chacun ; avec des frondes, des casse-têtes, des épieux qu'ils avaient disposés sur le retranchement, ils effraient les Gaulois et les repoussent. L'obscurité empêche qu'on voie devant soi, et les pertes sont lourdes des deux côtés. L'artillerie lance une grêle de projectiles...

Tant que les Gaulois étaient à une certaine distance du retranchement, la multitude de traits qu'ils lançaient leur assurait un avantage ; mais lorsqu'ils furent plus près, les aiguillons les transperçaient soudain, ou bien ils tombaient dans des trous et s'y empalèrent, ou bien du haut du retranchement et des tours les javelots de siège les frappaient mortellement.

Ayant sur tous les points subi des pertes sévères sans avoir pu percer nulle part, à l'approche du jour, craignant d'être tournés par leur flanc droit si on faisait une sortie du camp qui dominait la plaine, ils se retirèrent sur leurs positions. Quant aux assiégés, occupés à faire avancer les engins que Vercingétorix avait préparés en vue de la sortie, à combler les premiers fossés, ils s'attardèrent plus qu'il n'eût fallu à ces manœuvres, et ils apprirent la retraite des troupes de secours avant d'être parvenus au retranchement. Avant ainsi échoué dans leur tentative, ils regagnèrent la ville.

## La lutte décisive.

Repoussés par deux fois avec de grandes pertes, les Gaulois délibèrent sur la conduite à tenir : ils consultent des hommes à qui les lieux sont familiers ; ceux-ci les renseignent sur les emplace-

ments des camps dominant la plaine et sur l'organisation de leur défense. Il y avait au nord une montagne qu'en raison de sa vaste superficie nous n'avions pu comprendre dans nos lignes et on avait été forcé de construire le camp sur un terrain peu favorable et légèrement en pente.

Après avoir fait reconnaître les lieux par leurs éclaireurs, les chefs ennemis choisissent soixante mille hommes sur l'effectif total des cités qui avaient la plus grande réputation guerrière ; ils déterminent secrètement entre eux l'objet et le plan de leur action ; ils fixent l'heure de l'attaque au moment où l'on verra qu'il est midi. Ils donnent le commandement de ces troupes à l'Arverne Vercassivellaunos, l'un des quatre chefs, parent de Vercingétorix.

Il sortit du camp à la première veille ; ayant à peu près terminé son mouvement au lever du jour, il se dissimula derrière la montagne et fit reposer ses soldats des fatigues de la nuit. Quand il vit qu'il allait être midi, il se dirigea vers le camp dont il a été question ; en même temps, la cavalerie s'approchait des fortifications de la plaine et le reste des troupes se déployait en avant du camp gaulois.

Vercingétorix, apercevant les siens du haut de la citadelle d'Alésia, sort de la place ; il fait porter en avant les fascines, les perches, les toits de protection, les faux, et tout ce qu'il avait préparé en vue d'une sortie.

On se bat partout à la fois, on s'attaque à tous les ouvrages ; un point paraît-il faible, on s'y porte en masse. Les Romains, en raison de l'étendue des lignes, sont partout occupés, et il ne leur est pas facile de faire face à plusieurs attaques simultanées. Ce qui contribue beaucoup à effrayer nos soldats, ce sont les cris qui s'élevaient derrière eux, parce qu'ils voient que leur sort dépend de celui d'autrui : le danger qu'on n'a pas devant les yeux est, en général, celui qui trouble le plus.

César, qui a choisi un bon observatoire, suit l'action dans toutes ses parties ; il envoie du renfort sur les points menacés. Des deux côtés règne l'idée que cette heure est unique que c'est celle de l'effort suprême : les Gaulois se sentent perdus s'ils n'arrivent pas à percer ; les Romains pensent que s'ils l'emportent, c'est la fin de toutes leurs misères.

Le danger est surtout grand aux fortifications de la montagne où nous avons dit qu'on avait envoyé Vercassivellaunos. La pente défavorable du terrain joue un grand rôle. Les uns jettent des traits, les autres s'approchent en formant la tortue ; des troupes fraîches remplacent sans cesse les troupes fatiguées. La terre que tous les assaillants jettent dans nos ouvrages leur permet l'escalade et recouvre les obstacles que nous avions dissimulés dans le sol ; déjà les nôtres n'ont plus d'armes, et leurs forces les abandonnent.

Quand il apprend cela, César envoie Labiénus avec six cohortes au secours de ceux qui sont en péril ; il lui donne l'ordre, s'il ne peut tenir, de ramener les cohortes et de faire une contre-attaque, mais seulement à la dernière extrémité. Il se rend lui-même auprès des autres combattants, les exhorte à ne pas céder à la fatigue ; il leur montre que de ce jour, de cette heure dépend le fruit de tous les combats précédents.

Les assiégés, désespérant de venir à bout des fortifications de la plaine, car

elles étaient formidables, tentent l'escalade des hauteurs ; ils y portent toutes les machines qu'ils avaient préparées. Ils chassent les défenseurs des tours sous une grêle de traits, combient les fossés avec de la terre et des fascines, font à l'aide de faux une brèche dans la palissade et le parapet.

César envoie d'abord le jeune Brutus avec des cohortes, puis son légat Caius Fabius avec d'autres ; à la fin, la lutte devenant plus vive, il amène lui-même des troupes fraîches. Ayant rétabli le combat et refoulé l'ennemi, il se dirige vers l'endroit où il avait envoyé Labiénus. Il prend quatre cohortes au fort le plus voisin, et ordonne qu'une partie de la cavalerie le suive, que l'autre contourne les retranchements extérieurs et attaque l'ennemi à revers. Labiénus, voyant que ni terrassement ni fossés ne pouvaient arrêter l'élan de l'ennemi, rassemble trente-neuf cohortes, qu'il eut la chance de pouvoir tirer des postes voisins, et informe César de ce qu'il croit devoir faire (11).

### Victoire de César.

César se hâte pour prendre part au combat. Reconnaisant son approche à la couleur de son vêtement — le manteau de général qu'il avait l'habitude de porter dans l'action (12) et apercevant les escadrons et les cohortes dont il s'était fait suivre — car des hauteurs que les Gaulois occupaient on voyait les pentes que descendait César — les ennemis engagent le combat.

Une clameur s'élève des deux côtés, et aussitôt y répond de la palissade et de tous les retranchements une clameur. Les nôtres, renonçant au javelot, combattent avec l'épée. Soudain les ennemis aperçoivent la cavalerie derrière eux. De nouvelles cohortes approchaient : ils prirent la fuite. Nos cavaliers leur coupent la retraite. Le carnage est grand. Sédullus, chef militaire des Lémovices et leur premier citoyen, est tué ; l'Arverne Vercassivellaunos est pris vivant tandis qu'il s'enfuit ; on apporte à César soixant-quatorze enseignes ; bien peu, d'une armée si nombreuse, rentrent au camp sans blessure.

Apercevant de la ville le massacre et la fuite de leurs compatriotes, les assiégés, désespérant d'être délivrés, ramènent leurs troupes du retranchement qu'elles attaquaient. A peine entendent-elles le signal de la retraite, les troupes de secours sortent de leur camp et s'enfuient. Si nos soldats n'avaient été harassés pour être maintes fois intervenus en renfort et avoir été à la peine toute la journée, on aurait pu détruire entièrement l'armée ennemie. La cavalerie, lancée à sa poursuite, atteint l'arrière-garde peu de temps après minuit ; beaucoup sont pris ou massacrés ; les autres, ayant réussi à s'échapper, se dispersent dans leurs cités.

### Reddition de Vercingétorix.

Le lendemain, Vercingétorix convoque l'assemblée : il déclare que cette guerre n'a pas été entreprise par lui à des fins personnelles, mais pour conquérir la liberté de tous ; puisqu'il faut céder à la fortune, il s'offre à eux, ils peuvent à leur choix, apaiser les Romains par sa mort ou le livrer vivant.

On envoie à ce sujet une députation à César. Il ordonne qu'on lui remette les armes, qu'on lui amène les chefs des cités. Il installa son siège au retranchement, devant son camp ; c'est là qu'on lui amène les chefs ; on lui livre Vercingétorix, on jette les armes à ses pieds

(13). Il met à part les prisonniers héduens et arvernes, pensant essayer de se servir d'eux pour regagner ces peuples, et il distribue les autres à l'armée entière, à litre de butin, à raison d'un par tête.

CESAR.

(« Guerre des Gaules », édition du Livre de Poche, 1965.) Traduction par L.A. Constans (publiée dans la collection des Universités de France). Notes de L.A. Constans et de Pierre Fabre.

(1) La question du site d'Alésia a provoqué les controverses les plus vives sous le Second Empire. Elle semble résolue aujourd'hui — malgré quelques résistances locales — en faveur d'Alise-Sainte-Reine, à 10 kilomètres au nord de Semur (Côte-d'Or). Napoléon III y a fait exécuter des fouilles dont les résultats ont pleinement corroboré les conclusions que dictaient déjà l'onomatistique, l'épigraphie, les évidences géographiques. La colline, c'est le plateau du Mont-Auxois, à 418 mètres au-dessus du niveau de la mer, environ 160 mètres au-dessus de la plaine environnante. Au nord coule l'Oise, au sud l'Oserein, à l'ouest s'étend la plaine des Laumes. Les hauteurs environnantes sont la montagne de Flavigny, le mont Penneville, la montagne de Bussy, le mont Réa.

(2) 120 mètres. C. Jullian suppose que cette distance correspond à la portée des machines de César. Elle est calculée en tout cas pour être supérieure à la portée maximale des armes de l'infanterie ennemie.

(3) Il faut entendre par là non pas, comme on l'a souvent dit, que la profondeur était égale à la largeur (15 pieds) mais que les deux fossés avaient la même profondeur.

(4) Il faut entendre par fossé intérieur le fossé le plus rapproché de la place. Des deux fossés parallèles découverts en 1861, celui-ci était à fond de cuve, l'autre triangulaire.

(5) Le doigt représentait le 10<sup>e</sup> partie du pied, soit environ 18 mm et demi. Quatre doigts, par conséquent : 74 mm.

(6) César décrit minutieusement ces ouvrages parce qu'ils constituent une nouveauté dans la fortification romaine.

(7) C'est la circonvallation. Les fouilles de Stoffel ont fait retrouver un seul fossé à 200 mètres en moyenne des fossés de la contrevallation ; il était à fond de cuve dans la plaine, presque partout ailleurs triangulaire.

(8) On voit que César insiste à plusieurs reprises sur l'immensité des préparatifs gaulois. Sa victoire n'en sera que plus éclatante.

(9) César retrouve ici la brièveté ordinaire de sa narration ; l'effet dramatique en est grand. On a beaucoup reproché à César l'inhumanité de son attitude. Mais, en accueillant ces malheureux, il risquait d'affaiblir ses troupes ; en les renvoyant, il pouvait espérer qu'on leur ouvrirait les portes de la ville, et que leur présence hâterait l'heure de la reddition.

(10) La contrevallation qui enserrait Alésia, et la circonvallation tournée vers l'extérieur.

(11) C'est l'instant décisif. Si les autres chefs gaulois étaient entrés en action avec la masse formidable dont ils disposaient, la bataille eût probablement tourné contre César. Les Héduens restèrent-ils inactifs par jalousie contre les Arvernes ? César, en tout cas, sut à merveille user de ses réserves, et ce fut le secret de sa victoire.

(12) C'est le manteau rouge, « paludamentum » que portait le général en chef.

(13) Pline, Dion Cassius, ont représenté la reddition de Vercingétorix tout autrement. Il arrive à cheval, paré de ses plus belles armes, fait le tour du tribunal, puis saute à bas de sa monture, jette ses armes aux pieds de César et s'agenouille devant lui dans l'attitude du suppliant. La scène est belle, mais n'a aucune vraisemblance historique.

Textes et documents présentés par Emile PRADEL.